

BADINTER, POUR OU CONTRE?

La venue d'Élisabeth Badinter au Québec, fin septembre, n'est pas passée exactement inaperçue. On lut l'auteure de *L'un est l'autre* dans *Le Devoir*¹, on la vit répondre placidement, à l'émission *Le Point*, aux questions tièdes de panelistes visiblement impressionnés par le calme, l'amabilité et le charme discret de cette philosophe française.

Le lundi 29 septembre, devant une salle hyper-comble de la Bibliothèque nationale, elle résumait ses propos: «Nous sommes en train de bâtir un modèle de rapports de sexes original, jamais vu: la mixité des rôles. (...) Oui, le patriarcat est mort puisque ses trois fondements, la division asymétrique des tâches, le contrôle de la fécondité des femmes et l'échange des femmes, sont sapés. Les femmes maîtrisent désormais leur fécondité, par exemple: un homme doit demander à une femme l'autorisation d'être père et inversement, une femme peut faire un enfant sans que le père le sache... (...) Je sais que le patriarcat a des soubresauts vives, que l'échelle salariale est inégalitaire, que tout dépend des conditions socio-économico-culturelles... Mais une telle mutation prend du temps. Entre la mort idéologique d'un modèle et l'implantation du suivant, il s'écoule des décennies. Le modèle de l'amour maternel, en France, a mis 100 ans à s'imposer.»

Plus tard, Badinter devait s'étonner que si peu d'hommes exercent leur droit à la paternité, en exigeant par exemple la garde de leurs enfants au moment de la séparation... Une femme, mère «monoparentale» de quatre enfants, rétorqua au micro qu'elle se sentait plus prisonnière de sa maternité qu'en position de pouvoir, et que ce «pouvoir-là», les hommes n'en veulent pas vraiment... «Vous réservez votre compassion aux femmes, lui répondit Badinter. Statistiquement, vous avez raison. Mais je suis de plus en plus gênée de cette appellation collective, *les hommes*. Maintenant, il y a des catégories d'hommes. À côté des absents, il y a les autres.» Ce qui lui valut une autre salve d'applaudissements nourris.

Pour elle, le slogan féministe des an-

nées 70, «Nous voulons l'égalité dans la différence», était impossible dans ses termes mêmes. «Si on insiste sur la différence, on arrive à l'exclusion: on est égaux mais que les Arabes restent chez eux! Il est donc plus utile de revendiquer l'égalité d'abord et on y parvient en insistant sur les ressemblances entre humains, plutôt que sur les différences.»

Comment ne pas être séduite par un discours aussi compréhensible, généreux, humaniste? Et qui tranche tellement avec le propos revendicateur, réaliste, critique, plus noir que rose, des féministes d'ici. Et puis «les visionnaires sont si rares», disait Francine en sortant de la salle. Moi, je regrettais que les femmes entendues quelques jours plus tôt n'aient pas été là pour contester un peu Badinter... au risque d'avoir le mauvais rôle.

Car le vendredi précédent, à l'UQAM, à l'initiative du Groupe interdisciplinaire de recherche et d'enseignement féministes (GIERF), cinq universitaires critiquaient sévèrement *L'un est l'autre*, devant un amphithéâtre plein et apparemment unanime, en l'absence de Badinter qui avait refusé la confrontation.

De l'anthropologue Chantal Collard à la psychanalyste Lise Monette, en passant par les sociologues Danielle Juteau, Francine Descarries et Roch Hurtubise, et disant «préférer ce qui est à ce qui devrait être», toutes reprochèrent à Badinter une théorie utopiste et culturaliste, une «vision Disneyworld des relations hommes-femmes», une théorie aux prémisses anthropologiques, psychologiques ou sociologiques mal fondées et aux effets peut-être dangereux. Une théorie séduisante, disent-elles, mais qui va à l'encontre de tous les faits sociaux actuellement observables et qui occulte le vécu concret de la majorité des femmes, même occidentales.

Par exemple, expliqua Descarries, Badinter prétend, pour invoquer la mort du patriarcat, qu'on assiste depuis 15 ans à un partage plus égalitaire du travail. C'est faux: trois quarts des travailleuses québécoises meublent les ghettos d'emploi,

s'appauvrissent et voient leur travail se précariser (temps partiel); la nouvelle répartition n'a pas aboli mais renforcé la division sexuelle du travail. Badinter prétend que les travaux domestiques et l'élevage des enfants sont désormais déssexualisés. Faux: les hommes ne les assument encore qu'irrégulièrement ou minimalement. Badinter prétend que les femmes contrôlent davantage leur fécondité. Faux: elles subissent les problèmes réels liés à la contraception, les pressions anti-avortement de la droite et, déjà, les effets des nouvelles technologies de la reproduction...

La plupart des interventions de la salle allèrent dans le même sens, soulevant le danger du modèle de ressemblance proposé par Badinter: «Pourquoi ce livre a-t-il un tel succès en France? Parce qu'il ne dérange pas mais arrange, conforte le patriarcat et consacre le post-féminisme: tout est acquis, les luttes sont dépassées...» Pourtant, répliqua l'une, «la droite ne veut pas non plus de l'androgynie et réagit aussi mal que les historiens, il y a quelques années, à la thèse de Badinter sur l'amour maternel!»

Alors, que penser? Démobilisatrice ou non, la philosophe? Dangereuse, en cette ère de condamnation facile du féminisme revendicateur? Ou intéressante parce qu'offrant une «utopie nécessaire», une vision inédite d'un avenir que nous «pensons» peu, coincées par les urgences du quotidien? ◇

Le même vendredi, le GIERF lançait deux livres. *L'École des femmes*, un recueil de textes sur les étudiantes adultes à l'université, réunis par Liliane Goulet et Lyne Kurtzman. Et puis *Maternité en mouvement*, sur les femmes, la re/production et les hommes de science, coédité par les Presses universitaires de Grenoble et Albert Saint-Martin. La Québécoise Louise Vandelac a collaboré à cet ouvrage collectif de chercheuses françaises, pertinent à l'heure où la maternité se trouve «programmée, sur mesure, de location ou de substitution, et les mères porteuses, utérines, ovulaires ou sociales.» ◇



1. Voir, dans LVR de septembre 1986, «L'avenir androgyné d'Élisabeth Badinter», une entrevue de Diane Tremblay.